

Zeitschrift: Annuaire suisse de science politique = Schweizerisches Jahrbuch für Politische Wissenschaft

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Politische Wissenschaft

Band: 21 (1981)

Artikel: Tourisme et restructuration de l'environnement

Autor: Delaleu, Didier / Rossel, Pierre

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-172257>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

TOURISME ET RESTRUCTURATION DE L'ENVIRONNEMENT

par Didier Delaleu¹
et
Pierre Rossel²

L’“Environnement” est un consensus. Le pouvoir et les media le réduisent à une expression facilement manipulable. Souvent, le terme ne se réfère plus à l’élément humain bruyamment évoqué au départ, mais il masque surtout le fait que les mécanismes correcteurs de nuisances n’opèrent généralement qu’en augmentant la dégradation du milieu “traité”.

Conjugaison d’infrastructures lourdes et de flux de populations, le tourisme est un puissant déstructurant/restructurant. Sa logique finit par transformer l’écosystème de façon profonde et irréversible.

Dès lors, parler d’environnement doit cesser d’entretenir un leurre: il s’agit d’apprendre à gérer l’entropie dégagée par le tourisme.

„Umwelt”, dieser Ausdruck ist ein Konsens, von den Machthabern und den Medien oftmals auf einen leicht zu manipulierenden Begriff reduziert, der sich immer weiter vom ursprünglichen menschlichen Element entfernt. Oftmals überdeckt der Begriff Umwelt die Tatsache, dass Korrekturen an der Umweltzerstörung in der Regel das betreffende Milieu noch stärker schädigen.

Der Tourismus stellt angesichts der beträchtlichen Infrastruktur und des Bevölkerungsflusses eine einschneidende Machtstruktur dar. Die logische Folgerung davon ist schliesslich eine starke, irreversible Beeinträchtigung des Ökosystems.

Wenn wir also von „Umwelt“ sprechen, geht es uns nicht darum, einen trügerischen Begriff aufrechtzuerhalten, sondern darum, mit der vom Tourismus ausgelösten Entropie umzugehen.

¹ Anthropologue. Chargé de recherches (économie) à l’Université de Neuchâtel. Membre de l’Atelier de Recherches Anthropologiques (Lausanne).

² Anthropologue. Assistant à l’Institut d’Ethnologie de l’Université de Neuchâtel. Membre de l’Atelier de Recherches Anthropologiques (Lausanne).

Nos déferlements technologiques perturbent non seulement les cycles biologiques mais les boucles chimiques primaires. En réponse, on développe des technologies de contrôle qui soignent les effets de ces maux tout en développant les causes.

Edgar Morin¹

I L'environnement ou le triomphe de l'implicite

Parmi les dizaines de milliers de mots du vocabulaire, celui d’“environnement” et son faire-valoir “pollution” ont connu la plus étonnante fortune de ces dernières années. Substantifs anonymes, il y a quelques années encore, les voici, en un lustre ou guère plus, promus au rang de mots totems, de mots tabous, de mots définitifs. D’“environnement” on fait l’expression d’une aspiration sociale.

La Croix (13 octobre 1974)

1. *Les tentatives de définition et les ambiguïtés*

Le but n'est pas de paraphraser ce qui a été fait. Certaines tentatives de bilan se sont efforcées de cerner, en supposant qu'il s'agisse d'un concept, celui d’“environnement”.² Le propos n'est pas, dans l'immédiat, de juger de l'adéquation des différentes définitions, face à une situation “objective”, dans leur aptitude à traduire une “réalité” possible de se laisser saisir dans sa totalité. Bornons-nous à constater le flottement sématique du mot: il évoque à la fois un état de nature préservée et une nature à préserver, la virginité et la pollution, la santé et la maladie. Si “environnement” peut désigner les nuisances, “environmentaliste” est plus ou moins synonyme d’écologiste. D'un côté la *prévention* et, de l'autre, la *réparation*.

1 Edgar Morin, *La méthode. 2. La vie de la vie*, Paris, 1980, pp. 94–95.

2 Citons entre autres:

Henri Margarit, “L’environnement, signification et portée du concept” in *Aménagement du territoire et développement régional. Les faits, les idées, les institutions* (Vol. VI), Grenoble, 1973, ppp. 624–647.

Michel Maldague, *Problématique de la crise de l'environnement*, Laval (Québec), 1974.

Mercédès Bresso et Claude Raffestin, “L’économie de l’environnement: idéologie ou utopie? ” *L'espace géographique*, 1979, No 2. pp. 85–92.

Pierre Gilbert, *Dictionnaire de mots contemporains*, Paris, 1980.

2. L'environnement du terme "environnement"

Michel Maldague écrit: "L'homme a besoin de la nature tant pour assurer son équilibre physique que mental. Il en résulte que la conservation de la nature est arrivée à inclure, dans son acceptation moderne, l'amélioration de la qualité du milieu humain. La conservation de la nature doit étendre ses préoccupations au bien-être de l'homme."³

Dès l'origine, le terme naît dans un environnement idéologique fait d'une opposition entre une nature-objet et un homme-sujet (notons que Maldague oppose également le physique et le mental).

Si, au départ, le terme servait à désigner génériquement les éléments naturels qui composent le "milieu" dans lequel l'homme s'insère, et qu'il se référerait plus particulièrement aux atteintes et nuisances dont étaient victimes ces éléments naturels, il en est rapidement arrivé à inclure l'homme dans ses préoccupations.

Passage d'une étude des nuisances à la désignation d'une harmonie de l'homme dans la nature, ceci équivaut au glissement d'une situation "objective" vers une opération idéologique: transfert de l'évidence au rêve, en un paradis perdu! Pour que ce transfert réussisse au plan de l'idéologie, il faut parvenir à impliquer la totalité de l'opinion publique, voire la planète entière.

"L'homme doit prendre conscience de ce qu'il compromet sa survie lorsqu'il compromet, par ses dégradations, les équilibres naturels".⁴ Henri Coing note que l'une des caractéristiques des campagnes sur l'environnement "est l'insistance avec laquelle elles cherchent à impliquer l'opinion publique."⁵

L'idéologie de base, commune à toute la société occidentale, et qui pose la dichotomie nature/culture, oblige donc la culture, c'est-à-dire l'homme – sans distinction de classes et de races – à sauver la nature. Brusque égalité de tous dans la production de nuisances, et qui contribue à masquer que "la société occidentale, depuis la révolution industrielle, commandée par une finalité productiviste qui a véritablement réifié l'environnement, a bien davantage développé l'information ou la connaissance pour produire que celle pour réguler".⁶

Avec Margarit, il convient de s'interroger sur ce que Coing appellé une *nouvelle mode*. Selon la problématique que ce dernier expose, "la raison en serait la nécessité pour le système de production de créer un courant d'opinion grâce auquel il pourrait tenter de remédier à certaines de ses contra-

3 Maldague, *op. cit.*, p. 132.

4 Maldague, *op. cit.*, p. 132.

5 Henri Coing, "L'environnement: une nouvelle mode?", *Projet 48*, sept-oct. 1970, pp. 900–911. Cet article cité par Margarit a été reproduit par la très officielle *Documentation française* sous le titre "les politiques de l'environnement et les industriels" in *Problèmes économiques*, 1209, 4 mars 1971, pp. 21–26.

6 Bresso et Raffestin, *op. cit.*, p. 86.

dictions. L'efficacité du concept se trouverait alors liée à ses ambiguïtés mêmes".⁷

3. Culture dé-naturée/nature en-culturée

On peut poser l'hypothèse que c'est parce que l'homme ne vit plus dans la nature, c'est-à-dire qu'il peut vivre suffisamment détaché d'une base territoriale spécifique, que l'environnement existe en tant que catégorie d'analyse.

Il ne s'agit toutefois pas d'idéaliser, sur un mode néo-rural, des individus vivant dans la nature quand d'autres en seraient exclus: le paysan mécanisé est tout autant détaché de sa base territoriale (et autant dans la nature!) que l'habitant d'un quelconque quartier de ville. On doit cependant constater que certains groupes humains possèdent des modes de reproduction obéissent essentiellement à des rythmes biologiques (circadiens, calendaires, climatiques, . . .), tandis que d'autres sont soumis à un mode de production dépendant uniquement des rythmes économiques.⁸

Dans le premier cas, on note la présence d'une cosmologie incluant *naturellement* l'homme dans son principe organisateur. Avec la base territoriale qui lui sert de substrat, l'homme entretient des liens de *nature symbolique*, c'est-à-dire que les éléments qui composent l'ensemble homme-territoire "prennent l'essentiel de leur signification en s'intégrant dans un système de relations (d'identités, d'opposition, de causalité, etc.)".⁹

Dans le second cas, qu'il s'agisse du paysan ou du banlieusard, nous nous situons dans le *registre de l'imaginaire*: "ce registre se distingue de celui du symbolique par le fait que les phénomènes qui s'y inscrivent prennent un sens en l'absence de tout système . . . : un phénomène présente une dimension imaginaire lorsque sa signification peut être, au moins pour partie, dégagée *directement et isolément* grâce à un mécanisme *de ressemblance, d'image, de miroir*. L'image est tout de suite "communicante". Elle n'a pas besoin d'un système de relations pour prendre son sens comme le symbole".¹⁰

C'est sur cette distinction introduite qu'il faut entendre "vivre détaché d'une base territoriale spécifique". Le passage d'un échange symbolique avec le milieu à un rapport vécu/subi sur le mode imaginaire est alors sanctionné par la valorisation de ce qui vient d'être détruit dans le transfert. Cette valorisation, déconnectée de toute relation réelle, contribue, au plan de

7 Margarit, *op. cit.*, p. 624.

8 Voir à ce sujet les théories de la bio-économie. En particulier, l'excellent ouvrage de René Passet, *L'économique et le vivant*, Paris, 1979.

9 Marc Guillaume, *Le capital et son double*, Paris, 1974, pp. 15–16.

10 Guillaume, *op. cit.*, p. 26.

l'imaginaire, à faire croire en l'existence de ce qui a cessé d'être.¹¹ Elle avalise la prédominance de la culture sur la nature en même temps qu'elle pose la supériorité de cette dernière.

Tout ce qui précède ne veut pas dire que l'environnement n'existe qu'à cause de cela, mais il faut ici faire la différence entre une catégorie dont on postule l'existence sur le seul fait de l'expérience pratique, et cette même catégorie élevée au rang de concept (surtout si, comme nous allons le voir, cette catégorie n'a pas le statut de concept sur le plan épistémologique, mais de pré-notion).¹²

Evocation d'un Age d'or, d'une nature pure à préserver ou à reconquérir, l'environnement constitue l'expression d'un manque. Etude des nuisances et de leur diminution, voire de leur suppression, il représente un moyen de rattrapage des contradictions d'un système de production. Si c'est le même système qu'il l'envisage comme moyen, on peut raisonnablement supposer que ce sont les contradictions qui font naître le manque.

Si l'on reprend un concept de Castoriadis,¹³ l'environnement serait l'une des vagues successives de l'*idéologie complémentaire* du système dominant. Pour cet auteur, les discours de l'idéologie complémentaire fonctionnent "pour qu'il ne soit pas parlé des problèmes effectifs, ou pour que ceux-ci soient déportés, recouvertes, distraits de l'attention du public. Les experts militaires américains appellent *decoy* le missile vide de charge nucléaire, le missile-leurre qui doit concentrer sur lui les moyens antimissiles de l'ennemi pour augmenter les chances des autres de passer. Mais le terme militaire traditionnel de *diversion* convient aussi bien".¹⁴

Les situationnistes, avec le concept de *spectacle*,¹⁵ soutiennent que c'est l'ensemble de la reproduction du système capitaliste qui repose sur un leurre: le spectacle, ou l'image que (se) donne la société d'elle-même en se mettant en scène.

Un concept récent, en filiation certaine avec les précédentes, celui de *simulacre*¹⁶, renforce cette idée que les problèmes ne se posent plus désormais en termes d'existence ou de non-existence, de vrai ou de faux.

L'environnement n'existe pas plus ou pas moins qu'avant qu'il soit expressément désigné. Mais à partir du moment où il y a rupture (soit idéologique

11 Pour une application sur le terrain des concepts "imaginaire" et "symbolique" (ainsi que des différents "rythmes"), voir Pierre Centlivres, Didier Delaleu et Jacques Hainard, *Le camping ou l'évasion aménagée. Etude de deux terrains de Suisse romande*, Saint-Saphorin (CH), à paraître.

12 A la différence du concept qui doit être défini, explicité par rapport à une problématique, une pré-notion fait appel à l'implicite du lecteur, sans précision clairement définie des liens avec la problématique.

13 Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, 1975.

14 Cornelius Castoriadis, "Les divertisseurs" *Le nouvel observateur*, 20 juin, 1977.

15 Voir Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, 1967. Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, 1967.

16 Jean Baudrillard, "La précision des simulacres", *Traverses* No 10, 1978, pp. 3–37.

par la dichotomie nature/culture, soit physique par une urbanisation massive, . . .), sa mise en scène devient un impératif pour le système. De la même façon, la nature n'existe pas plus et pas moins qu'avant. Ce qui est nouveau, c'est une mystique de la nature qui veut qu'elle soit verte, qu'il y ait des arbres, etc. . . et qui fait oublier que le béton c'est aussi la nature!

Les transformations d'un ordre établi qui sécurisait succitent des inquiétudes. L'environnement, pris à un certain niveau, tracasse certains. Mais il est récupéré par d'autres, à un autre niveau, dans des visées justificatrices, réformistes, nationalistes, etc. D'où une constatation qui pourra troubler d'aucuns: on ne peut conclure que ce que disent les uns et les autres est vrai, comme on ne peut pas conclure que ce que disent les uns et les autres est faux.

Ce qui est vrai, c'est le manque: manque d'un système à pouvoir dépasser ses contradictions autrement qu'en en créant de nouvelles, lesquelles ne suppriment pas les premières, voire les multiplient. Manque chez l'individu face à ces contradictions, cantonné dans un imaginaire qui ne peut annuler ce que certains nomment "quête des racines" provoquée par une perte du symbolique.

Le manque fonde l'existence de la notion, quelles que soient les idéologies et opinions qui s'en emparent, que l'environnement soit un lieu "où planter ses racines" ou un mot destiné à masquer les déracinements.

4. L'environnement: l'écartèlement d'une pré-notion

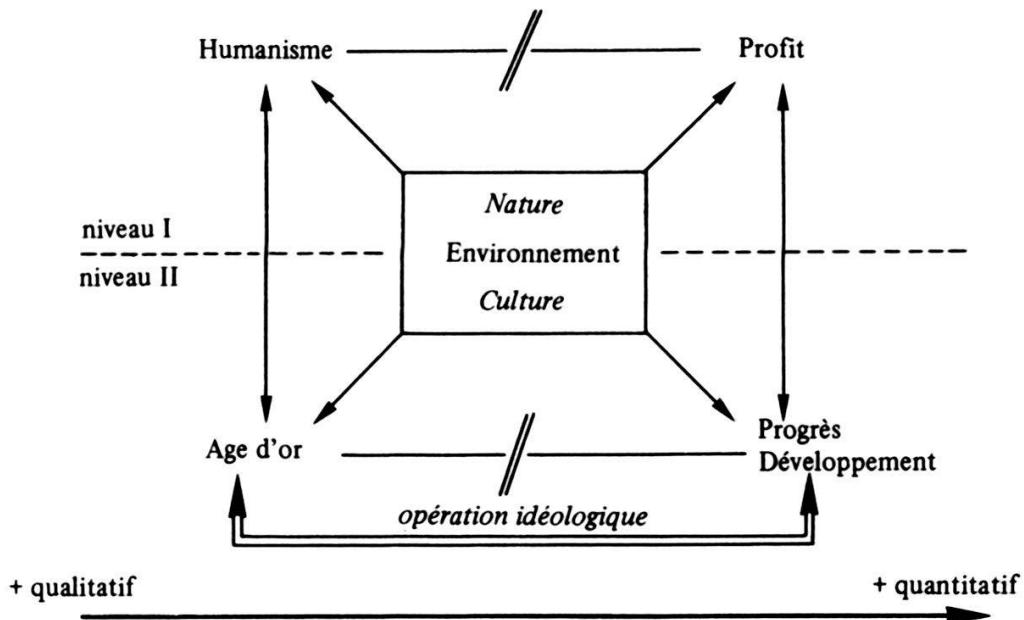
Si l'on reprend "environnement" en essayant d'organiser les notions auquel il fait appel, on voit se mélanger dans une évocation plus ou moins directe l'"humanisme", l'"Age d'or", le "profit" ("gestion de l'environnement", "rareté", . . .), le "développement", le "progrès", etc. De prime abord, toutes ces notions ne devraient pas vivre en parfaite harmonie car certaines sont contradictoires.

A un premier niveau, humanisme et profit s'excluent dans une large mesure, de même qu'Age d'or et progrès, à un second niveau. Pourquoi viser le mieux dans un futur, si le paradis est derrière nous? Par contre, les affinités semblent évidentes entre humanisme et Age d'or, ainsi qu'entre profit et développement.

Toutes ces notions ne parviennent à cohabiter dans le même mot que par une médiation de l'idéologie. Si cette dernière investit peu au premier niveau (humanisme/profit) sinon pour occulter l'incompatibilité des termes, elle intervient massivement au second niveau. De global – Age d'or –, l'environnement se transforme en un objet restreint, réduit à des nuisances maîtrisables "si on y met le prix", voire *ré-industrialisables*. D'où la nécessité de croire au progrès pour revenir à l'Age d'or: fuite en avant pour un retour en arrière! Vision d'une marche unilinéaire vers un mieux-être et croyance dans la réversibilité des phénomènes.

Notion schizoïde, l'environnement permet de cristalliser l'expression d'un manque en une invocation mystique de la nature. En même temps, il devient le lieu d'investissement pour un "rattrapage" des contradictions du système de production impuissant à maintenir sa négentropie autrement qu'en augmentant sans cesse son entropie. L'environnement ne peut exister que dans une idéologie qui oppose nature/culture, et qui le présente comme la conjonction harmonieuse des deux. En réalité, en passant de la gauche vers la droite de la figure 1, on glisse du qualitatif au quantitatif.

Figure 1: Quelques sens pour "environnement".



Aujourd'hui, quand on parle d'environnement, tout le monde a l'air de savoir de quoi il s'agit. Et tout le monde sait de quoi il s'agit dans la mesure où personne n'éprouve le besoin de revenir sur ce que cela signifie: *c'est un consensus!*¹⁷

¹⁷ Quand un homme de pouvoir convoque le terme "environnement", on note deux temps: 1) Purification (mystique de la nature) et réponse à des inquiétudes profondes, réparation, amélioration. 2) Mais il serait dangereux de purifier réellement, de passer au stade de réalisation effective puisque le mal est par les conditions d'accès au bien-être, elles-mêmes source de profit. On passe alors à un mode plus trivial: la nature devient tout à coup un objet plus restreint (nuisances, pollutions en tous genres, . . .). On implique tout le monde au niveau des responsabilités pour la survie. La rétroaction souhaitée par le politique? L'auto-surveillance.

On a socialisé la nature, on l'a enculturée. L'environnement englobant l'aménagement du territoire, dans la mesure où il présente ce dernier comme une nécessité pour la préservation et la réparation, prépare le découpage et la spécialisation des espaces. Il fera accepter que les gens retrouvent la nature dans des parcs . . . naturels!

On a toujours opposé nature et culture. Mais, en temps réel, la nature n'existe plus qu'enculturée, remodelée d'après une image. On se la représente, on la reproduit, on s'y rend d'une certaine façon. Ce qui veut dire que *la nature ne saurait exister comme objet séparé*, autonome, à préserver ou à retrouver. "En fait, on ne saurait nier qu'une relation existe entre l'homme et ce qui "l'entoure". Cependant, celle-ci ne s'opère qu'à travers des médiations symboliques de sorte qu'il ne s'agit plus d'espace concret (. . .), la notion même de limite, implicite à celle d'environnement, perd toute signification. D'où il résulte que l'environnement peut aussi bien être en nous qu'en dehors de nous et qu'à une distance physique nulle, peut correspondre une distance symbolique infinie".¹⁸

Préserver quoi? Retrouver quoi? Ceci est important par rapport au tourisme, phénomène qui représente, comme nous allons le voir, une conciliation entre l'Age d'or et le développement tout en permettant le profit. Palliatif au manque, offrant la re-découverte de ce qu'on a perdu, le tourisme imprime dans le paysage les éléments que le touriste serait censé (re)découvrir . . . et qu'il découvrira effectivement.

II. Le tourisme structurant

La station peut être définie comme un complexe résultant de l'action de trois variables: l'organisation intégrée (promoteurs de voyages et de vacances, transporteurs, type de demande touristique); le territoire récepteur, prolongement récréatif et culturel de la station, dans lequel se greffent l'économie et la société touristique, avec ses offres et ses besoins; un cachet intrinsèque, plus ou moins dénaturé mais où l'action des hommes, par leur talent d'animation et d'organisation, crée une ambiance spécifique.

Jean-Marie Miossec¹⁹

Le tourisme se présente comme l'un des moyens permettant de concilier les extrêmes: à la fois progrès (accès au loisir) et développement (pour les régions réceptrices), retour à l'Age d'or et annulation momentanée d'un manque (pour les touristes).

Pour que le tourisme puisse jouer ce rôle, il est nécessaire qu'une induction du besoin de se déplacer précède et accompagne l'évolution du proces-

18 Margarit, *op. cit.*, p. 632.

19 Jean-Marie Miossec, "un modèle de l'espace touristique", *L'espace géographique*, 1977, No 1, p. 45.

sus. Si un temps de non-travail et certains moyens financiers sont indispensables, l'induction des besoins travaille principalement sur deux axes: présentation du déplacement touristique comme temps où l'on accumule des richesses (culture, bronzage, . . .), comme temps de rupture dans le rythme du labeur (reconstitution de la force de travail, . . .). L'induction des besoins doit également déboucher sur une *massification* du tourisme, pour que son efficacité comme médiateur entre des extrêmes et comme structurant puisse être observée.

Si l'on reprend les phases développées par Attali dans *La nouvelle économie française*²⁰ – Auto-déplacement, auto-entretien, auto-surveillance –, le tourisme qui est toujours un déplacement (ne serait-ce que dans le rêve!) se situerait dans la phase d'auto-entretien, avant la phase d'auto-surveillance.

1. Les caractéristiques de l'objet “tourisme”²¹

A la question de savoir ce qu'est le tourisme, ce dernier apparaît comme un processus par lequel une certaine quantité de personnes désirent, sont amenées à se déplacer hors/loin de chez elles (*Ici*) pour se rendre dans un *Ailleurs*, pendant un certain temps relativement bref. Ce processus suppose des partenaires, et ceux-ci sont au nombre de trois:

1. Les touristes: personnes disposant d'un revenu sur lequel elles peuvent économiser et de temps libre pour dépenser.
 2. Un marché: infrastructures d'organisations spécialisées. L'existence du marché est due à la combinaison entre la rentabilité du vendeur et la rentabilité du touriste. Sans cette rentabilité, l'objet “tourisme” n'existe pas.
 3. Un territoire récepteur et les usagers permanents de l'espace d'accueil.
- La dynamique de l'ensemble est basée sur un phénomène d'induction à la consommation, processus impératif/itératif: obligation de produire de la différence sociale. Pression de tout le monde sur tout le monde, des voisins sur le touriste et du touriste sur les voisins.

Processus, *le tourisme est tantôt idée, tantôt matière: c'est l'histoire d'une idée qui se matérialise avant d'être idéalisée*. Avant le voyage, il y a l'idée, l'évocation du voyage, c'est-à-dire l'adhésion à une certaine forme de publicité. Cette adhésion se concrétise dans des préparatifs: achats de vêtements spéciaux, films, fitness et solarium, etc. Dès qu'il y a départ, s'il reste bien sûr une petite part de rêve, la matérialisation est quasi-totale. Au retour, c'est de nouveau au niveau des idées que le voyage continuera.

20 Jacques Attali, *La nouvelle économie française*, Paris, 1978.

21 Voir Didier Delaleu et Pierre Rossel, “Le tourisme? Un objet sur le Monde” in *Objets chers et funestes. Dimensions matérielles de l'impérialisme et de l'aliénation culturels*, Paris, 1979, pp. 245–274.

Après avoir vécu un tel cycle, le touriste est prêt pour absorber une nouvelle idée issue du champ publicitaire et de ses propres idées (sur lesquelles se fonde également la publicité). Cette description est bien sûr théorique car, dans la réalité, tous les cycles se superposent, s'induisent les uns les autres sans qu'il y ait à proprement parler de début et de fin. C'est un *massage*, au sens de Mac Luhan.

Avec le tourisme, en fait, que consomme-t-on? un plaisir lié aux sens, bien sûr, mais *on consomme surtout de l'imaginaire*. On ingurgite de la différence par rapport à la vie quotidienne: on part vivre autrement!

Le tourisme est aussi matière, ce qui signifie une organisation concrète de personnes et d'objets, des voies de communication, des infrastructures. Cette mise en place se caractérise essentiellement par une restructuration profonde et presque partout la même quand le tourisme s'impose: des centres de décision, des modes de vie et des valeurs traditionnelles, changent et se transforment. Dans tous les pays récepteurs de l'effet touristique, on observe des phénomènes extrêmement semblables de déstructuration/restructuration, qu'il s'agisse de pays occidentaux ou du tiers-monde.

Pour se concrétiser, le tourisme a besoin de points d'ancre. Dans la majorité des cas, il s'agit de ce que Cazes²² nomme la *coquille hôtelière*: c'est l'hôtel et l'infrastructure hôtelière. Cette dernière est plus qu'une série de chambres: c'est une foule de services, tout un marché du travail, des fabricants de souvenirs et de rêves. Sur le plan des équipements, c'est toute une génération de besoins en chaîne qui se déploie: routes, moyens de transports, maintenance de matériel et formation de personnels, etc. En résumé, c'est la *création/(sur) imposition de tout un savoir-faire et de techniques* qui n'ont de sens que par rapport aux hôtels et aux touristes qui y descendent; c'est une *consommation d'espaces auparavant supports d'autres activités* (réseaux de sociabilité) lesquelles se trouvent soit repoussées vers une périphérie, soit contraintes à une mutation et à l'adaptation dans l'espace touristique qui s'installe.

Le tourisme est donc un structurant agissant à des niveaux plus ou moins directs, plus ou moins subtils. L'acquisition des catégories du touriste, quand il s'agit du tiers-monde, se fait souvent de manière indirecte, avec un relais par les classes moyennes du pays. Ce problème ne se pose pas dans les pays industriels: les catégories sont relativement circulaires et indifférenciées, qu'il s'agisse de la Suisse, de l'Autriche, de la France, etc.

Tourisme comme structurant: structurant matériel et structurant cognitif, dans la mesure où le matériel n'est rien d'autre qu'une concrétisation d'idéologie. Curieusement, à des distances considérables et en des endroits très différents de par la culture et le climat, les résultats sont identiques même si

22 Georges Cazes, *Le tiers-monde vu par les publicités touristiques: une image géographique mystifiante*, Aix-en-Provence, 1976.

les différences liées au capitalisme émetteur subsistent: en fait, les traits profonds du mécanisme touristique restent les mêmes.²³

2. *Les différents tourismes en Suisse*

Si l'on ne prend en considération que le cas de la Suisse, on peut distinguer trois grandes catégories de tourismes:²⁴

1. Le tourisme mobile: excursions, visites, etc. Il est plutôt le fait de Suisses en Suisse.
2. Le tourisme hôtelier et para-hôtelier: sont inclus des types d'utilisation tels que les mobilhomes, . . .
3. Le tourisme appropriatif: résidences secondaires et appartements de vacances. Les étrangers sont forts demandeurs.

Chacune de ces catégories peut se combiner avec les deux autres. Un des points communs entre ces trois types de tourisme est qu'ils entraînent:

1. Une consommation d'espaces: des portions de territoire sont détournées d'une fonction première pour édifier des complexes hôteliers, des parkings, . . . L'occupation est permanente, d'où une restructuration immédiate.
2. Une utilisation d'espaces: les infrastructures nouvellement implantées induisent de nouvelles activités sur les territoires alentours. Face aux activités traditionnelles, ces espaces seront négociés, d'où une déstructuration/restructuration plus lente.

Ceci signifie que, sur un même espace, on aura confrontation, négociation, le plus souvent conflictuelles, entre les différents agents en présence, à savoir: les demandeurs (touristes), les promoteurs au sens large et les usagers permanents (indigènes). Là encore, il peut y avoir interpénétration entre les différentes catégories d'agents, voire acoquinement, compromissions, . . .

A partir d'un certain *seuil de massification*, les intérêts des consommateurs (touristes et promoteurs) prennent sur ceux des usagers permanents, dans un espace considéré. Or, au moins en début de processus, ce sont les indigènes qui possèdent la cognition sur cet espace spécifique; c'est le fait d'y vivre en permanence qui, pour une part, en a fait la spécificité.

Il y aura donc déstructuration/restructuration sur un même espace dans la mesure où celui-ci est soumis à des utilisations issues de systèmes cognitifs différents. Comme nous le verrons avec la figure 2, le phénomène est accen-

23 Dans une étude précédente, nous avons constaté que la restructuration imposée par le tourisme conduit à une a-spatialisation des pratiques touristiques et à une indifférenciation des "espaces". Voir Didier Delaleu et Pierre Rossel, *Image de l'Autre et A-spatialité de la pratique touristique*, Société Suisse d'Ethnologie, Sion, 22–25 octobre 1980.

24 Ici, nous ne prenons pas en considération le tourisme d'affaires pourtant très important, souvent à l'origine des implantations touristiques.

tué par le fait que l'usager permanent doit s'adapter à une utilisation temporaire.

Au niveau de la dynamique générale, on ne peut pas privilégier l'analyse du tourisme dans un pays particulier dans la mesure où tous sont intégrés dans l'ensemble d'une *division internationale de l'offre et du travail touristiques*. Si l'on se place au niveau des activités, on constate qu'en Suisse la demande est en gros de deux types:

1. Demande d'espaces de loisirs, de quiétude et de "nature" par les citadins suisses.
2. Demandes spécifiques liées à la montagnes et aux différentes activités qu'elle permet par les Suisses et les étrangers.

Dans les deux cas, les lieux de la pénétration touristique sont des espaces ruraux, supports d'activités diverses. Cette pénétration entraîne, dans un premier temps, une diminution des espaces agricoles succédant à une période d'utilisation conflictuelle du sol entre touristes et indigènes (p. ex., alpages et pistes de ski). Dans un deuxième temps, les ruraux qui restent seront devenus des "jardiniers" préposés à l'entretien de la nature ou attachés au service et à la maintenance des infrastructures touristiques. Jardiniers ou moniteurs de ski, ils seront dépendants du processus touristique.

3. Les accessoires pour une restructuration uniforme

Si le tourisme se caractérise par des flux de personnes imposant, par leur mode d'utilisation, une restructuration de l'espace, on peut également l'envisager sous l'angle des objets qu'introduisent ces personnes.

Parmi ces objets, la *coquille hôtelière* est celui dont l'effet structurant se révèle le plus important. L'hôtel est le lieu de rencontre d'un grand nombre de filières d'objets: Il est lui-même filière. Infrastructure, il dépend d'infrastructures et il en impose d'autres. Nous serons donc assez brefs laissant à chacun, selon son expérience, le soin de s'engager sur les pistes esquissées.

Avec les objets du tourisme, nous avons affaire à un type d'investissements qui aboutissent à l'indifférenciation des conduites spatiales. L'hôtel et tous les sub-objets qui le composent tendent à être uniformisés pour toute une classe de salaires, de prix de voyages, de modes, etc. Meubles des chambres, confort de la table et des toilettes, piscine, loisirs, . . . tout le mode de vie permis par les équipements offerts au touriste contribue à l'uniformisation.²⁵ Il suffit de regarder un catalogue pour voir cette identité des chambres d'hôtel, cette similitude des alentours de piscines, . . .

L'uniformisation est d'autant plus favorisée que les hôtels coûtent chers. On a affaire à des investissements lourds, ce qui fait que, dans la majorité des

25 Il est clair que l'ensemble est soumis à une règle de l'obsolescence: modes de destinations touristiques en fonction de l'évolution des salaires et de la rentabilisation des investissements.

cas, les hôtels de haut et milieu de gamme appartiennent à des chaînes. Celles-ci tendent encore davantage à reproduire un même équipement, un même schéma d'organisation et de gestion. Uniformisation des restructurations également renforcées au niveau de la conception: les écoles d'architecture sont rares et les architectes tendent à reproduire des structures identiques pour des projets apparemment différents. Par exemple, la différence entre un motel allemand et un motel espagnol est marginale.

Les moyens de transport contribuent également à l'indifférenciation spatiale des pratiques. Dans cette optique, les aéroports (aussi petits soient-ils), sont par excellence les lieux de l'internationalisation des objets, des valeurs et des comportements. On pourrait multiplier les exemples, mais on dira en résumé que *l'imposition d'infrastructures n'est rien d'autre que l'imposition de pratiques d'où l'Autre est absent*.

4. Les étapes vers une restructuration

Pris par ce que Pierre Bourdieu appelle “le démon de l'analogie”, et pour analyser la façon qu'a le tourisme de s'imposer, on peut recourir à la biologie. Les biologistes distinguent entre “déformation élastique” et “déformation plastique” quand ils observent les résultats de l'application d'une force sur une structure.

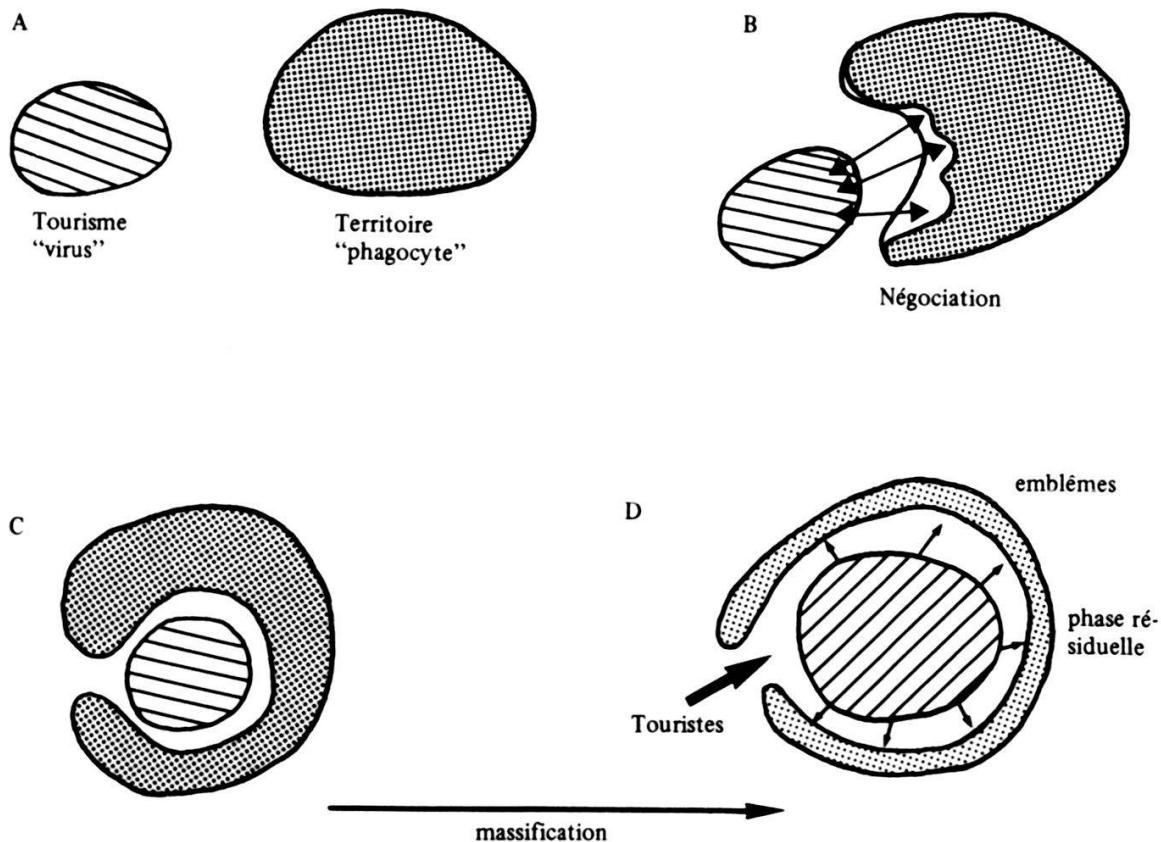
Dans le cas d'une déformation élastique, la structure retrouve son état originel dès que la force cesse d'être appliquée. Par exemple, un ballon de football se déforme au moment de la frappe pour aussitôt retrouver sa sphéricité. Dans le cas d'une déformation plastique, la force appliquée entraîne une modification irreversible de la structure. Ainsi, la pression exercée sur une chambre-à-air pourra provoquer une hernie et la rendre inutilisable. Notons, par purisme, qu'il n'existe certainement pas de déformations parfaitement élastiques, aucun phénomène n'étant totalement réversible.

Poursuivons l'analogie. Le tourisme peut être considéré comme un virus et le territoire auquel il se trouve confronté, comme un phagocyte (au niveau de l'auto-défense, tel un globule blanc) – figure 2.A –. Le tourisme exerce une pression sur le territoire, et une phase de négociation s'engage entre intérêts d'utilisation divergents – figure 2.B –. Généralement, cette phase débouche sur l'absorption du tourisme par le territoire, ce qui pourrait faire croire que le phagocyte maîtrise le virus.²⁶ L'action exercée par le virus provoque une déformation plastique du phagocyte qui ne peut plus se refermer totalement sur le virus. Une analogie avec le Cheval de Troie serait ici appropriée – figure 2.C –. La suite du processus dépend d'un facteur déter-

26 Nous considérons ici le cas de partenaires “égaux”, tourisme à l'intérieur ou entre pays industrialisés. En cas d'implantation dans le tiers-monde, la phase de négociation est très réduite et l'ensemble des processus sensiblement différent.

minant qui est le *niveau de massification* du tourisme. Au-delà d'un certain seuil, le virus ronge le phagocyte de l'intérieur, les propriétés du territoire se trouve rejetées à la périphérie des pratiques sociales, emblématisées,²⁷ ne persistant que *sous une forme résiduelle* – figure 2.D –. A ce stade, le touriste sera toujours devancé par le projet touristique. Nous sommes désormais dans le domaine du *simulacre*.

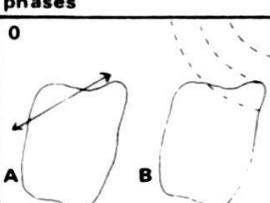
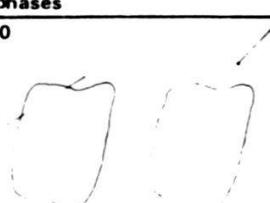
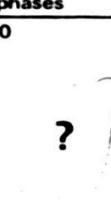
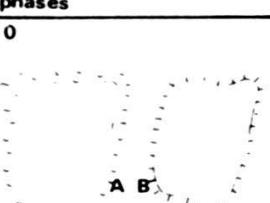
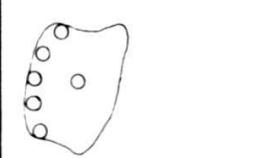
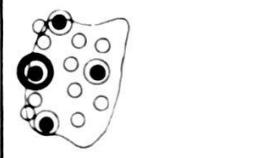
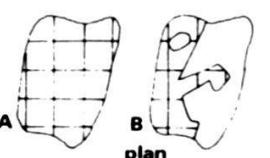
Figure 2: Les phases d'expansion du tourisme



Le modèle développé par Miossec est une représentation détaillée et concrète de la figure 2.

27 Voir Delaleu et Rossel, *op. cit.*, (1980).

Figure 3: Essai de synthèse du dynamisme de l'espace touristique (d'après Miossec). 28.

STATIONS phases	TRANSPORTS phases	COMPORTEMENTS DES TOURISTES phases	ATTITUDES DES RESPONSABLES ET DE LA POPULATION DU TERRI- TOIRE RECEPTEUR phases
0  territoire traversé territoire lointain	0  transit isolement	0  inintérêt méconnaissance	0  mirage refus
1  station pionnière	1  désenclavement	1  perception globale	1  observation
2  multiplication des stations	2  augmentation du trafic liaisons entre les stations	2  progrès dans la perception de lieux et d'itinéraires	2  politique d'infrastructures ravitaillement des stations
3  organisation de l'espace-vacance de chaque station. Début de hiérarchie et spécialisation	3  circuits d'excursions	3  compétition et ségrégation spatiales	3  ségrégation effets de démonstration dualisme
4  hiérarchie-spécialisation saturation	4  connexité — maximale	4  dissolution de l'espace perçu. humanisation totale. départ de certains types de touristes. formes de substitution. saturation et crise	4  tourisme total B plan d'aménagement sauvegarde écologie

jmm 74

La propriété structurante du tourisme aboutit à une restructuration du territoire rigoureusement identique, quel que soit l'endroit où elle s'opère. Ce qui donne l'illusion de la différence, ce sont les éléments résiduels (paysagers et/ou culturels) du territoire originel. Ces éléments sont promus au rang d'emblèmes, représentants d'une identité défunte, ce qui fait croire au touriste que "l'ailleurs" existe et lui fait oublier qu'il est à l'hôtel "comme chez lui" (après que la publicité lui ait rappelé qu'il serait à l'hôtel "comme chez lui"!).

III. La restructuration de l'environnement par le tourisme

De ce qui précède, "restructurer" signifiera souvent aménager, corriger, déguiser "de l'environnement" que le tourisme avait déstructuré, en y intégrant des infrastructures et les filières d'objets qu'elles induisent, fabriquant ainsi "l'environnement" que les touristes attendent, qu'on leur aura "vendu" dans les différents discours.

Le tourisme est un marché où peuvent être rentabilisés certains investissements, une industrie en plein développement. On y joue sur tous les ressorts du nouveau, de l'attrait, des manques, des besoins, des phantasmes qui conditionnent le comportement des individus en société, dans une société sensoriellement déprimante et fabriquant l'anonymat. Le tourisme, *c'est vivre la différence*, dépasser le manque dans un retour à l'Age d'or plus ou moins évoqué. *On entoure le touriste de certains objets familiers, qui sont partout les mêmes, qu'il connaît, qu'il sait manipuler et reconnaître*. Ils lui permettront de re-créer autant que possible son genre de vie classique. D'où une restructuration de l'environnement conduisant à une indifférenciation des territoires. Le touriste pourra emporter dans sa valise, son portefeuille, dans sa tête, l'idée qu'il sera ailleurs "comme chez lui", c'est-à-dire que son univers, *son environnement*, se reconstruiront autour de lui.

L'identification à la manipulation de certains objets standards permettent au touriste de réélaborer des espaces différents (voire problématiques) sur la base de son expérience quotidienne traditionnelle, charpente de certains éléments intangibles.

L'ancre infrastructurel du complexe touristique – hôtels, réseaux de transports, loisirs, etc. –, dont les formes et les modes d'utilisation présentent partout des *similitudes et une même force structurante*, permettent l'épanouissement de cette expérience de masse²⁸ sur le mode de l'imaginaire.

28 Miossec, *op. cit.*, p. 47.

29 Il ne faut pas comprendre "masse", "massification", comme synonymes de "populaire". Une concentration de milliardaires à Nassau est aussi une "masse"!

IV. Conclusion

Si l'on s'inspire des travaux de ce que l'on pourrait appeler "l'école systématique française" (Morin, Lupasco), il est impossible de conclure péremptoirement que le tourisme est bon ou mauvais, que des catégories sont vraies ou fausses. La pensée dialogique vise à dépasser les modes manichéistes qui sont à la base de tous nos raisonnements. D'où une tendance à conclure sur un ton qui pourra paraître moraliste, même si ce n'est pas là notre but.

Une chose est sûre: le tourisme se révèle comme un processus déstructurant/restructurant efficace. Une solution semble dès lors s'imposer: il vaudrait mieux un tourisme suisse pour les Suisses dans la mesure où, dans un univers cognitif à peu près semblable, l'écart entre déstructuration et restructuration sera minime. Cet écart peut en tout cas être négocié au sein d'une même unité: il n'existe pas de zones si faibles qu'elles ne puissent intervenir dans la négociation (ce qui n'est pas le cas avec le tiers-monde). Si de telles zones devaient apparaître, des mesures de rattrapage seraient prises au niveau politique (la LIM est un exemple patent de ce type de mesures).

Il est clair que cette proposition d'un tourisme suisse pour les Suisses peut ne pas résister à des analyses économiques en termes de rentabilisation des investissements et d'apport de devises. Politiquement, une telle proposition n'est pas neutre: elle évoque un "cartierisme", voire un nationalisme bon teint, qui sont loin de nos propos.

Il reste que s'il doit y avoir tourisme, celui-ci doit être autonégocié. C'est le seul moyen pour que la restructuration provoquée soit autre chose que la traduction dans l'espace d'un échange inégal, soit autre chose que la confirmation de l'emprise urbaine sur l'ensemble des territoires.

